

ont été suivies et que les travaux ont été exécutés suivant les devis que nous fournissions aux conducteurs ou aux entrepreneurs, les chemins construits par notre bureau, ont été faits de manière à satisfaire le public.

On m'objectera peut être qu'une municipalité n'est pas un gouvernement, que l'état peut encourir des dépenses qui seraient un fardeau trop lourd pour de pauvres habitants. Qu'on se détrompe, les grandes voies que nous avons ouvertes, ont coûté en général peu cher, et dans les campagnes, beaucoup de difficultés que nous rencontrons n'existent pas : pas de bois à enlever, pas de roches, ni de racines, ni de broussailles, ni de terre végétale, en sorte que dans mon opinion on peut avoir de bonnes voies à bon marché, à meilleur marché même qu'avec le système suivi dans la plupart des paroisses.

Dans un autre article que je me propose de publier, j'indiquerai brièvement les moyens les plus propres suivant moi, à conduire à ce résultat.

J. O. FONTAINE,

*Directeur de Colonisation.*

Québec, 20 décembre 1877.

### La comptabilité agricole.

Dans un article très-bien écrit, et publié dans le *Nouvelliste de Québec*, à l'occasion d'un homme de mérite. M. François Vézina, qui par son talent et sa probité est à la tête d'une institution florissante, la "Banque Nationale," je lisais les lignes suivantes, dues à la plume de cet habile financier :

... "Combien de familles respectables sont tombées d'une belle position qu'elles occupaient honorablement et dignement, pour avoir ignoré les quatre règles de l'arithmétique ! Si les chefs de ces familles avaient su vérifier les comptes de leurs marchands ou de leurs domestiques, s'ils avaient su comparer leurs dépenses et leurs recettes, et voir de quel côté penchait la balance, ils eussent évité tous ces malheurs.

"Une notion élémentaire des principes de commerce suffit pour nous enseigner que si un homme dépense plus qu'il ne reçoit, il tombera nécessairement dans la misère..."

Après la lecture de ces lignes, je me suis demandé si le cultivateur ne trouverait pas motif à réflexion, en lisant ces quelques lignes, tout aussi bien que le commerçant ou l'ouvrier qui ne tient aucun compte de ses recettes ou de ses dépenses.

En effet, peut-il entrer dans l'esprit d'un homme raisonnable que le marchand, même le commerçant exerçant le plus minime négoce, puisse avoir un aperçu de ses affaires, sans se rendre compte de ce qu'il achète et de ce qu'il revend. En commençant l'année ne doit-il pas savoir ce qu'il apporte dans son industrie, de quelle somme il aura besoin, et au bout de l'année, ne doit-il pas faire la balance de la recette et de la dépense. Cette proposition, personne ne la contestera.

Le cultivateur n'est-il pas un industriel ? Son industrie consiste à produire à aussi bon marché que possible, puis à vendre ses produits dans les conditions les meilleures. Comment ce cultivateur, qui est aussi un industriel, saura-t-il au bout de l'an s'il a gagné, s'il a perdu ? Question, remarquez-le bien, question de vie ou de mort, comme le laisse entrevoir plus haut notre habile financier. La routine ou l'ignorance répondra : le cultivateur qui ne tient aucun compte verra le fond de sa bourse et saura bien vite s'il a perdu ou gagné ; rien n'est plus simple, plus facile.

Nous pourrions répondre : Rien n'est moins juste, rien n'est plus faux. Il a des écus dans sa bourse au bout de l'an... donc il a gagné. Mais s'il a vendu ses animaux, son beurre ; si son outillage est hors de service ; s'il n'a pas suffisamment de quoi ensemençer, et que le fourrage lui fasse défaut au milieu de l'hiver, il est complètement ruiné.

Pour connaître où il en est, le cultivateur, tout aussi bien que le marchand ou l'ouvrier, doit tenir un compte exact de ce qu'il apporte, de ce qu'il dépense, de ce qu'il a reçu et de ce qu'il a en provision, bétail, outils, foin, paille, semence, denrées nécessaires à la nourriture de la famille. Le cultivateur, au moyen d'une comptabilité quelconque pourra répondre à ces deux questions : Ai-je gagné ? Ai-je perdu ?

N'est-il pas important de savoir si l'on va à la ruine ou à la prospérité ?

Est-ce le temps qui manque ? prenez un moment du dimanche pour entrer dans un cahier les opérations de la semaine. Ne savez-vous pas écrire ? Faites entrer recettes et dépenses par le plus capable de vos enfants qui va à l'école, et cela tous les soirs, afin de ne rien oublier. Cette facilité vous fait-elle défaut encore, ce qui doit être bien rare. Eh bien ! demandez à l'institutrice ou l'instituteur de votre arrondissement de prendre tous les huit jours un moment de ses loisirs, et moyennant une légère rémunération, vous saurez où vous en êtes.

Lorsque vous aurez sous les yeux le relevé de vos recettes et de vos dépenses vous pourrez, à la fin de l'année ou au commencement de l'autre, vous livrer à des recherches instructives ; faire des relevés des produits annuels, des dépenses consacrées à telle ou telle opération, des rapprochements comparatifs ; puis vous estimerez vos valeurs présentes en animaux, en grains, fourrages et matériel. En un mot vous aurez fait votre inventaire.

Vous ferez le relevé des comptes de vos marchands ; vous pourrez peut-être vous demander si l'achat de tel ou tel objet n'a pas été superflu. Vous vous rendrez compte si votre basse-cour vous a donné beaucoup de revenu ; si le produit des œufs a été employé à l'achat de choses utiles à l'entretien de la ferme ; si vous n'avez pas été trop complaisant en permettant à votre femme ou à vos enfants, au moyen de ce revenu, l'achat d'objets de luxe, etc.

Ce sont autant de questions qu'il importe de se poser. Si le cultivateur qui, à ma connaissance, n'avait pas l'argent nécessaire pour acheter du blé pour sa semence, le printemps dernier, s'était souvenu, en se rendant compte de ses recettes et